PARIS

ET

LE NOUVEAU LOUVRE

ODE

THÉODORE DE BANVILLE

PARIS
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

PARIS

ET

LE NOUVEAU LOUVRE

Les Éditeurs de cet Ouvrage se réservent le droit de le faire traduire dans toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des Lois, Décrets et Traités internationaux, toutes contrefaçons et toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Toutes les formalités prescrites par les traités ont été remplies dans les divers Etats avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

ALENÇON — Imprimerie de Poulet-Malassis et De Broise.

PARIS

ET

LE NOUVEAU LOUVRE

ODE

PAR

THÉODORE DE BANVILLE

PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
4 rue de Buci

JUIN 1857.

A M. LE DOCTEUR LOUIS VÉRON

PARIS

ET

LE NOUVEAU LOUVRE

Monceau de pierre, assis sur un monceau de gloire !

VICTOR HUGO: *Les Voix Intérieures.*

I

TEL, *lorsqu'un jeune roi, de gloire environné,*
Beau, souriant, vêtu de pourpre et couronné,
S'accoude sur le faîte
D'un palais dont les murs gardent son fier blason,
Aussi loin que ses yeux embrassent l'horizon,
Son domaine le fête ;

Ainsi que les rayons d'un astre flamboyant,
Sa chevelure auguste embrase l'orient;
Dès qu'ils l'ont vu paraître,
Les champs, la forteresse immense avec ses tours,
Et la noire montagne où planent les vautours
Disent : « Voilà le maître! »

Car souvent la nature aux grands panoramas,
Et les pierres qui font la ville, cet amas
D'Athènes et de Romes
Où le Panthéon rêve auprès du Parthénon,
Chantent mieux sa louange et savent mieux son nom
Que les bouches des hommes!

Pourtant la foule admire en aveugle et s'unit
A l'esprit qui planta ces forêts de granit;
Qui dans les plaines veuves,
Dans ces vallons, hier nus, aujourd'hui vermeils,
A semé des épis ondoyants, et pareils
Aux crinières des fleuves;

Elle admire ces chefs vainqueurs, ces bataillons
Poétiques et beaux jusques sous les haillons,
Ces drapeaux que promène
La Gloire ; ces titans sans cesse révoltés,
Par qui l'air et la foudre obéissent, domptés,
A la pensée humaine ;

Et ces fils qui s'en vont sous les fiers océans
Porter notre parole, et ces bateaux géants
Armés de pieds et d'ailes,
Et ces chars se pressant sur les routes de fer,
Plus nombreux qu'on ne voit, aux abords de l'hiver,
Les troupes d'hirondelles !

Les prodiges nouveaux de ce règne inoui
Ont beau remplir d'effroi le vulgaire ébloui ;
Il ne sait pas quel mage
A pu, ressuscitant Thèbes, Memphis et Tyr,
Bouleverser le sein de la terre, et bâtir
Un monde à son image.

Mais lorsque enfin lassés de ce terrible jeu,
Les peuples tour à tour se demandent : « Quel Dieu
« Avec ses doigts de flamme
« A repétri d'en haut ce monde où nous étions? »
Le trouveur d'impossible entend ces questions,
Et se dit : « C'est mon âme! »

C'est pourquoi tout lui parle, et c'est pourquoi ses yeux
Se reposant au loin, calmes, fiers et joyeux,
Sur les champs pacifiques,
Reflètent l'avenir qui n'a rien de fatal,
Et sont comme les eaux qui teignent leur cristal
A des cieux magnifiques!

II

Ainsi, Paris, géant fait de marbre et d'airain,
Si le Doute est vaincu par ton charme serein,
Si le regard du sage
Contemple avec orgueil tes palais, dont le front
Semble, affranchi du crime et pur de tout affront,
Parler comme un visage ;

Si les peuples, avec un soin religieux,
Entourent de respect ton nom prestigieux,
Si, lorsque ton chant vibre,
Les oreilles partout et les cœurs sont ouverts,
Paris, c'est que toi seul as dit à l'univers :
« Sois heureux et sois libre! »

C'est que toi seul as dit : « Le monde est un autel,
Le trépas un vain songe, et l'homme un immortel. »
Paris, ô ville mère !
Tout est sorti de toi dans les âges nouveaux,
Comme l'antiquité de deux fleuves rivaux :
De Moïse et d'Homère !

Voilà pourquoi l'aurore en fleur, les soleils roux,
Dont la prunelle ardente et rouge de courroux
Fuit les vils artifices,
Aiment à secouer, comme sur un Thabor,
Leurs carquois de lumière et leurs javelots d'or,
Sur tes beaux édifices !

III

Terre frémis d'espoir ! le voici de retour,
Ce temps que prédisait la Sybille de Cume ;
Une Aphrodite encor naît de la vile écume,
Le sein ivre de joie et palpitant d'amour !

IV

Civilisation, renaissance profonde!
Ton heure enfin venue a sonné pour le monde,
Et voici tous nos maux rachetés à jamais,
Car ton pied s'est posé vainqueur sur nos sommets!
Dans notre ciel limpide où la lumière nage,
Les dernières vapeurs du sombre moyen-âge,
Meurent sous les clartés du splendide orient.
La Misère, la Faim, l'Erreur, groupe effrayant,
De l'esclavage ancien redoutables symptômes,
S'envolent en fumée ainsi que des fantômes,
Et l'homme, libre enfin, mesure le ciel bleu,
Comme la créature et l'image de Dieu.
Le Seigneur a permis que la Science altière

Au sortir du berceau domptât l'âpre matière,
Et que le fils d'Adam, long-temps déshérité,
S'enivrât de la Vie et de la Vérité.
Il le sait à présent, ce lutteur qui dans l'ombre
Ployait son dos meurtri sous des fardeaux sans nombre,
Il peut sur son beau front secouer ses cheveux,
Et dire aux éléments : « Je pense, donc je veux! »
Je te salue, ô jour brillant, nouvelle aurore!
Pour te rendre à nos yeux plus radieuse encore,
Le ciel, qui nous a vus courbés à deux genoux,
Permet que ta clarté naisse au-dessus de nous,
Et quand les nations, jeunes sœurs de la France,
Diront « De quel côté vient donc la délivrance?
« Quelle voix nous conseille, et nous permet de voir
« L'harmonieux rapport du droit et du devoir?
« Quelle Divinité, rompant la veille écorce,
« Nous apprend que le mot Amour veut dire Force,
« Et fait revenir l'onde à nos fleuves taris? »
Un formidable écho répondra : « C'est Paris! »

V

Sans doute, ô Paris, d'autres villes,
Qui ne seront pas un berceau,
Pourront avec des bras serviles
Mettre des pierres en monceau,
Lier les marbres de Carrare
Avec un ciment assez rare
Pour qu'il ne se rompe jamais,
Et bâtir, selon quelque règle,
Des toits assez hauts pour que l'aigle
Pose son nid sur leurs sommets!

Elles sauront bien, sans entrave,
Y sculpter un peuple de Dieux,

Qui, sur la frise et l'architrave
S'élanceront tout radieux ;
Il se pourra qu'elles prodiguent
Des perspectives qui fatiguent
L'effort des admirations,
Des dédales de colonnades
Si longues que sous leurs arcades
Tiennent des générations ;

Même elles pourront, soucieuses
Des heures futures, donner
L'éclat des pierres précieuses
Au temple qu'on va couronner ;
Tenir la maison neuve et prête
Pour celui dont le souffle arrête
Les César et les Attila ;
Faire que sur la voûte éclate
Le saphir, l'or et l'écarlate,
Et dire : « Le Seigneur est là ! »

Mais, ô Paris, ville pensive
Où les hommes viendront s'unir,
Toi dont la propre main ravive
Ton baptême pour l'avenir;
Phénix, de qui le vol s'élance
Vers l'azur avec vigilance,
Héros aux gloires familier,
Qui renais de l'antique aïeule,
Cité des bras vaillants, toi seule
Gardes le cœur d'un chevalier!

Car Saint-Pétersbourg comme Vienne,
Dans leur histoire ensevelis,
Attendent un sauveur, qui vienne
Leur montrer les temps accomplis;
Londre est à son métal qui fume,
A ses nefs qui vont dans la brume,
Aux dollars dans les sacs cousus;
Venise à terre cherche un homme;
Il est des jours où même Rome
Ne se souvient pas de Jésus!

Athènes sera toujours veuve,
Et le cœur du noble Madrid
S'est desséché comme son fleuve,
Tout chancelle et tout s'amoindrit ;
Mais toi, la charité te presse,
Les innocents que l'on oppresse
Peuvent accourir vers ton seuil ;
Tu te penches vers ceux qui prient,
Et tes mille frontons sourient
D'espérance et non pas d'orgueil!

Tu ne souffres pas le mensonge
Sur tes murs qui bravent les ans ;
Cette lèpre qui souille et ronge,
Tes portiques en sont exempts.
Tu le sais bien, pour être pures,
Il faut que les architectures
Vers le philosophe en chemin
Semblent ouvrir une paupière ;
Rien ne s'agite dans la pierre
Où ne vit pas le souffle humain!

Ce ne sont pas les architectes
Qui, prolongeant sur le ciel clair
Des lignes savamment correctes,
Ont rendu ton aspect si fier.
C'est l'éclair de ta conscience,
C'est ton génie et ta science,
C'est ton cœur altéré d'amour,
C'est ta foi brûlante et suprême
Qui, sans effort et d'elle-même,
Ouvre ses ailes vers le jour!

O Paris, qui, laissant ton glaive,
Le front posé sur ton bras nu,
Cherchais sans cesse dans ton rêve
La figure de l'inconnu!
Tu peux, ô sybille éternelle,
Relever ta fauve prunelle!
A présent les destins sont mûrs!
Ville muse, ville guerrière,
Tu peux secouer ta poussière
Et t'affranchir de tes vieux murs!

Dégageons nos horizons vastes
Par des ruines assombris!
Que nos poumons enthousiastes
Respirent hors de ces débris!
Notre âme, d'où la nuit s'efface,
Regarde le bien face à face!
Le vieil esprit va succomber,
Et sur les préjugés qu'on foule,
L'ignorance en ruine croule :
Les masures peuvent tomber!

VI

Elles tombent ; l'affreux passé n'est que décombres ;
L'aveugle nuit reprend ses hôtes odieux,
Et, vainqueur du cloaque et des cavernes sombres,
Paris comme un héros se lève radieux.

Puisque la Liberté, cette âme de la France,
A comme voix Paris ; puisqu'enfin toutes deux,
Ces filles de l'Enfer, la Haine et l'Ignorance
N'ont plus rien à cacher dans leurs réduits hideux ;

Apparais, cité reine ! ouvrez-vous, longues rues !
Que tout mur soit sans tache, et tout fronton vermeil !
Air pur, tu peux baigner nos poitrines accrues ;
Et toi, brille, tu peux nous regarder, soleil !

Commerce, arts créateurs, au sein des larges voies,
Vivez où sommeillaient les vieux bouges détruits!
Faites-y bourdonner vos travaux et vos joies,
Mêlez-y vos ardeurs, vos chariots, vos bruits!

Oui, le Mal, la Paresse et la Crainte, ombres vaines,
S'enfuiront; la cité se lave en s'accroissant,
Elle respire, et l'or, jusqu'en ses moindres veines,
Circule sans repos, comme un généreux sang.

Longtemps triste et courbé, le géant se redresse
Et, de ses mille tours, qu'on nous envie ailleurs,
La cité des palais regarde avec ivresse
La ruche colossale où sont les travailleurs!

Car il est accompli, ce miracle féerique,
Ce rêve fabuleux, conçu par des titans!
Si beau qu'à la pensée il paraît chimérique,
Avec ses murs plus forts que les ongles du Temps,

Avec son déploiement aux vastes envergures,
Avec ses toits perdus dans les cieux interdits,
Avec ses frontons clairs, son peuple de figures
Ses couronnements noirs, ses clochetons hardis;

Avec ses généraux aux faces intrépides,
Géants de pierre, orgueil des vivants escadrons,
Avec ses groupes nus et ses cariatides,
Ses Victoires mordant les bouches des clairons,

Ses frises, où, parmi la noble architecture,
Mille créations ont des rayonnements,
Floraisons de granit et forêts de sculpture;
Avec ses angles fiers taillés en diamants,

Achevé, tout brillant de jeunesse et de gloire,
Regardant l'univers ainsi que la cité,
Notre Louvre est debout, grand comme notre histoire,
Colosse harmonieux dans son immensité!

Oh! pour finir cette œuvre où l'héroïsme abonde,
Paris, France, lutteurs au glaive souverain,
Il fallait dans vos mains avoir tenu le monde
Tout palpitant, du Nil aux flots sacrés du Rhin!

Il fallait avoir eu vos combats, vos martyres,
Vos révolutions, ce miracle inouï
Qui fait des fondateurs de villes et d'empires,
Vos victoires dont l'œil est encore ébloui!

Mais il fallait surtout qu'en votre âme adoucie
Se levât, triomphante en sa sérénité,
L'aube aux claires lueurs de ce nouveau Messie
Que son premier apôtre appelle : Humanité!

Science, Amour, Génie, ô forces fraternelles,
Triple et sublime foi qui nous transfigura,
Oui, vos créations resteront éternelles,
Les siècles sont à vous, ce palais durera.

Oui, son éclat s'est fait de tout ce que nous sommes.
Sans que l'oubli l'atteigne, ou les ans contempteurs,
Il peut vieillir en paix gardé par ses grands hommes,
Peuple sculpté qui parle au peuple des sculpteurs!

Et vous, parcs, boulevards, tours, monuments, églises,
Chapelle que relève un soin tendre et pieux,
Basiliques, Paris nouveau, qui réalises
Le rêve des enfants et celui des aïeux;

Enceinte où dans les flots cent flèches se reflètent,
Et qui rouvres le temple, où fut un panthéon,
Où le bronze et la pierre aux longues nuits répètent
Les noms de Charlemagne et de Napoléon;

O capitale, où tout s'achève, où se découvre
Le passé que ravive un doigt respectueux,
Déroule ta richesse à l'ombre de ce Louvre,
Grandis en regardant son front majestueux!

Car il montre, parmi les lauriers et les piques,
Nos ancêtres, le groupe ardent, le divin chœur
Des poètes sacrés et des soldats épiques !
Car pour élever haut leurs vertus et leur cœur,

Les générations, en chantant leur fanfare,
Y chercheront notre âme et notre souvenir,
Et le regarderont resplendir comme un phare,
Pour entrevoir le but merveilleux : l'Avenir !

VII

L'avenir! vision consolante et divine
Que dans son front déjà le poète devine!
Il s'approche de nous,
Superbe, devançant la nue étincelante,
Comme un fleuve dont l'eau féconde et ruisselante
Va toucher nos genoux!

Je le vois! comme l'aigle effrayant dans son aire,
L'homme, qui sans pâlir a pesé le tonnerre,
Heureux et libre, plonge au sein des cieux grondants,
Et seules, acceptant des freins et des entraves,
Les machines de fer sont encor nos esclaves,
Et nous servent, l'écume et la flamme à leurs dents!

Leur maître, hier, pareil à la bête de somme,
A retrouvé la joie originelle, et comme
Aux jours de son berceau,
Abandonne et renie avec un saint délire
Tout outil de travail qui ne soit pas la lyre,
Le chiffre ou le pinceau!

Les Edens sont rouverts, les cieux ne sont plus vides.
Toutes les nations, de l'idéal avides,
Et n'ayant plus qu'un but : trouver la vérité,
Viendront au sanctuaire immense, où rien ne voile
Cette mystérieuse et redoutable étoile
Dont jamais le Seigneur ne l'a déshérité.

Cette Jérusalem d'occident, cette ville
Où, comme en un Jourdain favorable et tranquille,
Sous les rameaux fleuris
De la Science, au cours de l'onde fraîche et pure,
Se désaltérera l'humanité future,
Ce sera toi, Paris!

CONCORDIAE
FRUCTUS